

ABONNEMENT.

Saumur :	
Un an	30 fr.
Six mois	16
Trois mois	8
Poste :	
Un an	35 fr.
Six mois	18
Trois mois	10

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez MM. RICHARD et C^o,
Passage des Princes.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . .	20 c.
Réclames, —	30
Faits divers, —	75

RÉSERVES SONT FAITES

Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées sans restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

On s'abonne :

A SAUMUR,
Chez tous les Libraires ;
A PARIS,
Chez MM. HAYAS-LAFFITE et C^o,
Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le lundi excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

27 Octobre 1874.

Bulletin politique.

Ceux qui en Europe conservent pour nous quelques bons sentiments nous regardent en ce moment avec étonnement et tristesse. Ils voient ce qui nous menace et ce qui nous occupe, la gravité des dangers et l'inanité de nos pensées. Pendant que les desseins implacables ne prennent plus la peine de se cacher, nous en sommes encore à la conjonction des centres ; les mauvais bruits germaniques nous arrivent au milieu de nos plus grands efforts pour faire durer des situations impuissantes. On travaille en Allemagne avec une activité épouvantable, et ici nous parlons centre gauche, centre droit, droite modérée, extrême droite, que sais-je encore ? Nous nous broyons nous-mêmes dans le mortier parlementaire, tandis que l'ennemi aspire à nous broyer d'une autre façon. Quelle pitié que ces combinaisons stériles, ces éparpillements et ces divisions ! Ce spectacle que nous donnons au monde peut-il accroître les sympathies dont nous aurions tant besoin ?

On remarque aujourd'hui dans chaque Etat un courant prussien révolutionnaire et un autre courant honnête, favorable au droit et à la justice. Ce dernier courant représente les idées bienveillantes pour notre pays, l'intérêt pour nos malheurs, les désirs généreux et les nobles espérances. Mais ces dispositions demeurent subordonnées à notre propre conduite ; elles montent ou baissent selon que notre attitude et nos actes inspirent la confiance et le respect. Tout ce qui se passe de mesquin au milieu de nous est une diminution de nous-mêmes à l'étranger. Il y a une bonne tenue pour un peuple comme pour un homme : de là dépendent l'estime et la considération, et aussi le degré de dévouement dont on peut donner les té-

moignages. Les gouvernements surtout n'avaient pas leurs sympathies et leur appui ; ils interrogent, ils tâtent, ils écoutent avant d'agir au profit d'autrui, et dans tous les rapprochements, c'est leur propre intérêt qu'ils cherchent.

Nous ne connaissons pas dans notre histoire une heure plus grave que celle où nous sommes. La dernière moitié du quatorzième siècle et la première moitié du quinzième ont de sombres aspects auxquels les malheurs de notre temps ramènent parfois notre pensée ; mais il y avait alors des conditions de résistance qui nous manquent aujourd'hui. Le déplacement de forces européennes depuis quatre ans et la concentration de la puissance brutale dans une seule main nous ont fait une situation où tout est inégal, où l'enjeu est effrayant, où les conséquences sont extrêmes. Les résultats de peu d'importance ne sont plus de mise ; nous marchons aux suprêmes anéantissements ou au rétablissement de notre grandeur. Les écroulements définitifs ou la résurrection sont là.

Dieu sait l'ardeur de nos vœux pour notre patrie et notre respect pour tous les nobles efforts ; mais plus nous aimons notre pays, plus nos sollicitudes restent vives, et la France aujourd'hui ne nous paraît pas dans la plénitude de sa force naturelle. Il faudrait, pour qu'elle pût ressaisir ses belles destinées, des conditions de lutte et de vie qu'elle n'a pas. Elle aurait besoin de tout son génie, de tout ce que Dieu a mis en elle de ressources et de vigueur, pour traverser la plus difficile, la plus rude, la plus grande des crises, et nous sommes comme une nation d'hier, une famille sans ancêtres, établis au hasard, logés à l'enseigne du fragile et du fugitif ! Tout nous manque, et nous n'avons pas l'air de nous en douter ; c'est du somnambulisme politique.

Esto vir (sois un homme) ; ce mot, bien souvent répété, on peut l'appliquer à un peuple. Nous voudrions dire à la France, dont le monde a besoin et dont la mission, nous l'espérons, n'est pas finie : Sois un homme, c'est-à-dire redresse-toi dans le sé-

rieux de tes pensées, l'énergie de ta volonté, l'honnêteté de tes résolutions. Ecarte les riens, les conceptions misérables, les questions vaines et creuses. Attache-toi à reconquérir l'estime du monde, ce sera déjà une grande chose de retrouvée ; les sympathies suivront l'estime, et tu cesseras d'être seule le jour où l'on aura confiance en toi.

Chronique générale.

Le *Daily Telegraph* annonce qu'aussitôt la réorganisation de l'armée terminée, la Prusse vérifiera si la Suisse et la Belgique peuvent défendre leur neutralité.

Le *Bien public* croit savoir qu'on a donné l'ordre d'activer l'instruction de l'affaire du comité de l'appel au peuple. « Il est question, dit-il, de mettre M. le duc de Gramont en demeure de restituer les papiers d'Etat qu'il détient. Des poursuites seraient immédiatement dirigées contre lui, s'il refusait d'opérer cette restitution. »

D'après des informations puisées à bonne source, le gouvernement allemand aurait consacré de nouveau une attention bienveillante aux projets de réforme proposés au congrès de Bruxelles par le gouvernement russe, et aurait résolu en conséquence d'appuyer à l'avenir les projets de ce gouvernement sur le terrain en question.

L'*Opinion nationale* publie une lettre d'un correspondant qui vient de parcourir le Nord de l'Europe. A en croire cette lettre, la Russie serait disposée, en cas d'une conflagration européenne, à prendre parti pour la France.

« C'est pourquoi, devant le prétexte de l'affaire espagnole, elle a fait là-bas échec à

l'empire allemand en avançant son jeu au milieu de l'échiquier.

» Soyez certains que le quart d'heure d'entretien du tsarewitch avec le maréchal de Mac-Mahon n'a pas été pour la France un quart d'heure de Rabelais. Ne doutez nullement que ce prince n'ait été pour beaucoup dans la résolution prise subitement par M. Thiers — que l'empereur Alexandre et le prince Gortschakoff affectionnent particulièrement — de faire le voyage d'Italie, en vue de tout rasseoir sur de meilleures bases.

» Il est au su de tout le monde ici que, si la Prusse bougeait, la Russie et l'Autriche sont décidées, — seulement sur une menace de guerre, — à soulever la Posnanie, la Silésie et autres territoires slaves de la Prusse ; de sorte qu'il deviendrait difficile à la Prusse de franchir de nouveau le Rhin, et si, malgré cela, elle l'osait, on dit bien haut en certains lieux qu'il faudrait en finir avec les cuirassiers blancs. »

Le *Patriote d'Ajaccio* publie un manifeste du prince Napoléon aux électeurs d'Ajaccio, dans lequel il accentue sa rupture avec les chefs impérialistes, dont il attaque la politique réactionnaire.

Dans une étude sur l'enseignement en France, le *Temps*, peut-être de favoriser l'éducation religieuse, s'exprime comme il suit :

« Comment se fait-il, que dans un pays comme le nôtre, tant de familles recherchent l'éducation des établissements ecclésiastiques ? Cette énigme doit avoir sa clef, et cette clef, la voici : C'est qu'à côté de l'instruction proprement dite, les maîtres ecclésiastiques ont quelque souci de l'éducation morale. Leur discipline n'est ni oppressive, ni humiliante. Leurs écoles ne sont point des casernes ; on n'y conduit pas l'enfant au tambour ; on ne le mène pas à coups de penums et de retenues. Le maître et l'élève entretiennent

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

LA COMTESSE ELENA.

(Suite et fin.)

Elle lui jeta un regard de défi et répondit d'une voix ferme :

— Qui veut mourir, meurt.

Elena, quand je lui racontai cette scène, réfléchit plusieurs instants.

— Je sens avec douleur, me dit-elle, mais avec certitude, que, dans l'état moral où est cette malheureuse personne, je serais personnellement sans influence sur elle. Peut-être notre cher abbé trouverait-il des paroles pour la persuader. Ce ne sont pas des raisonnements ordinaires qui auraient la puissance de la dissuader : il faut ou la religion, ou quelque autre grand moyen d'émotion... Emmenez avec vous l'abbé, faites que le docteur, que je sais être sujet à des mouvements d'esprit contradictoires, ne

se décourage pas. De mon côté, je chercherai, j'agirai.

Plusieurs jours s'écoulèrent en essais de persuasion qui n'eurent pas le moindre succès. L'âme de cette femme était fermée à tout appel. Heureusement sa force physique, indépendante de sa volonté, égalait sa force morale, et les tortures de la faim n'altéraient même pas sensiblement son visage. Le docteur rappelait des exemples de personnes qui avaient pu vivre pendant plusieurs semaines privées de toute nourriture.

Toutefois, au septième jour, il lui parut que le mal avait fait de très-rapides progrès : il ne répondait plus qu'une crise mortelle ne fût prochaine. La patiente restait, avec une volonté inflexible, muette et la figure tournée vers la muraille.

Dans l'après-midi, le docteur me dit :

— Je doute qu'elle vive encore vingt-quatre heures.

Je cours chez Elena. A ma grande surprise, on m'apprit qu'elle était en voyage ; on ignorait dans quelle direction. Qu'était-il

arrivé ? Quel devoir plus impérieux pouvait l'avoir obligée à abandonner la moribonde. Elle était elle-même très-souffrante depuis plusieurs jours. J'étais désespéré : il me semblait que, privé de son secours, j'aurais à supporter une responsabilité supérieure à mes forces.

J'allai m'asseoir au chevet de la veuve, avec la résolution de ne plus la quitter un seul instant. Je ne saurais dire tout ce que j'employai de prières, de supplications, parlant par intervalles avec la passion de convaincre, avec larmes. Je ressentais une véritable sympathie : c'était, je crois, mon affection pour Elena qui s'étendait à la pauvre veuve.

L'abbé et le docteur entraient et sortaient de demi-heure en demi-heure.

La malheureuse femme, malgré son courage presque surhumain, ne pouvait réprimer par instants des trépidations, de sourds murmures, quelquefois tout-à-coup un cri effroyable. Puis succédait la torpeur. On assure que vers la fin de ces souffrances mortelles on éprouve un étrange bien-être,

celui des douceurs funestes de l'épuisement : ce n'était pas là cependant ce qu'exprimaient certaines contractions de ses lèvres.

Vers la fin de l'après-midi, il y eut un moment où le docteur, debout près de moi, se contenta de tourner deux ou trois fois la tête, avec une expression trop facile à comprendre.

Je me levai ; je me penchai vers le visage pâle. Je crus y surprendre pour la première fois un sourire moins sinistre, celui peut-être de la prochaine délivrance : à ce moment elle était vraiment belle.

La nuit était survenue ; on alluma une petite lampe. Jamais je n'ai vu ténèbres plus lugubres.

Nous attendions la mort.

J'étais depuis longtemps absorbé dans une sorte d'engourdissement moral. Un bruit de pas précipités me fit tressaillir ; il me semblait les connaître.

La porte tout-à-coup s'ouvrit.

Elena apparut, un enfant dans les bras. Elle marcha rapidement vers le lit et baissa

ment des rapports affectueux, et cette familiarité n'exclut ni l'obéissance ni le respect. »

Cet aveu d'un adversaire est à noter. Nos députés ne l'oublieront pas quand ils seront appelés à nous donner une loi qui assure la complète liberté de l'enseignement religieux.

Dans un récit de la visite faite au château d'Esclimont par le prince de Galles et rapporté dans le correspondant du *Times*, il est dit, au sujet des personnes que présenta le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia à son Altesse Royale : « Après avoir exprimé au duc de Chartres le plaisir qu'il avait à le revoir de nouveau, le prince échangea de chaudes poignées de main avec le général de Charrette, témoignant ainsi son admiration pour les exploits du général durant la dernière guerre. »

Un correspondant du *Times* nous apprend qu'en vertu d'un ordre supérieur, les nouveaux-nés alsaciens doivent être baptisés d'un nom se trouvant dans le calendrier allemand. Ainsi pour ne citer qu'un exemple, un père de famille voulait que sa fille s'appelât Blanche, et il a été contraint de lui laisser celui de Mathilde.

La sollicitude du gouvernement prussien s'étend à tout. Défense vient d'être faite aux jeunes filles allant à l'école d'avoir des couverts de pupitre autrement que peints en bleu. Ces dangereuses personnes s'étaient lancées, paraît-il, dans des mélanges de couleur tout à fait subversifs.

L'Agence Havas publie la note suivante :

« La nouvelle donnée par un correspondant du *Times*, et d'après laquelle le prince de Bismark aurait l'intention de présenter à la France une Note à l'appui des réclamations du récent Mémoire espagnol, est considérée ici comme dénuée de fondement. Dans tous les cas, elle ne répond pas aux informations venues de Berlin sur l'attitude présente du gouvernement allemand. »

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* repousse comme une accusation offensante la nouvelle, donnée par plusieurs journaux, que les pièces justificatives du Mémoire espagnol seraient tout simplement des copies de rapports détaillés des consuls allemands. Elle dément de la façon la plus formelle les projets d'intervention qu'on prête au gouvernement allemand, et fait ressortir le caractère essentiellement pacifique de la politique suivie par le cabinet de Berlin dans toutes les affaires de la péninsule ibérique. Nous nous contenterons pour le moment, dit sagement le *Journal des Débats*, de donner au journal prussien acte de ses déclarations, en laissant à l'avenir le soin d'en vérifier la justesse, tout en faisant remarquer que son insistance à démentir ces diverses nouvelles

fournit déjà une présomption en faveur de leur authenticité.

L'action civile intentée par M. d'Arnim sous forme de plainte en diffamation et tendant à mettre le fisc impérial en demeure de justifier son droit de possession sur les documents réclamés à M. d'Arnim ayant été repoussée par le tribunal de 1^{re} instance comme étant inadmissible, est portée maintenant devant le tribunal de seconde instance.

D'après une dépêche du *Daily Telegraph*, la justice prussienne est loin d'adoucir ses rigueurs envers le comte d'Arnim :

« Berlin, jeudi.

» Durant les six derniers jours, la famille du comte d'Arnim n'a pas été admise à le voir. Son secrétaire a eu une entrevue avec lui, mais en présence d'un employé public. On dit que des agents de police le veillent constamment et que ses cheveux ont blanchi depuis son incarcération. Il est à remarquer que le ton de la presse est devenu plus modéré en ces derniers temps, et que les journaux hostiles au comte d'Arnim ne l'accusent plus de haute trahison. »

La presse anglaise pousse un cri de vengeance contre Nana-Sahib et se félicite de ce que l'Angleterre a le bras aussi long que la mémoire. Le chef de l'insurrection hindoue ne nous inspire à coup sûr aucune sympathie, mais nous ne pouvons nous empêcher de nous associer aux justes réflexions du *Nord*. Ce journal demande comment on peut concilier tant d'animosité avec la mansuétude que la presse anglaise affiche pour les hommes de la Commune, en faveur de qui elle demande volontiers une amnistie.

« Assurément, dit le *Nord*, l'auteur des épouvantables massacres de Cawnpore n'est rien moins qu'intéressant ; mais les incendiaires des Tuileries et de l'Hôtel-de-Ville, les meurtriers des otages, dont la peine a déjà duré trop longtemps au gré de nos confrères britanniques, le sont-ils beaucoup plus ? En outre, nous ne pensons pas qu'aucun des communards parisiens aient jamais été dépossédés d'un trône ainsi qu'il est arrivé à Nana-Sahib auquel les Anglais avaient enlevé, comme on sait, des droits souverains qu'il considérait et que ses compatriotes considéraient comme légitimes.

» Cette attitude de la presse anglaise prouve, dit le *Nord*, qu'elle aime surtout la philanthropie et le sentimentalisme au point de vue de l'exportation. »

Samedi matin est arrivé à Paris Abd-El-Kader-El-Kerim, un des plus riches propriétaires de la province de Constantine.

Ayant fait ses études en France, Abd-El-Kader est Français par le cœur et l'esprit, et s'est appliqué, dans son palais de Nemou-

na, à faire revivre tout ce qui peut lui rappeler la France. Ses invités trouvent chez lui tout le confort français.

Son équipage de chasse est un des plus beaux que l'on connaisse. Une meute de deux cent cinquante chiens lui sert pour la chasse ordinaire ; soixante magnifiques *sloughis* de pure race sont spécialement affectés à la chasse à la gazelle.

Ses troupeaux sont immenses et l'on évalue approximativement à 2,500 chevaux et mulets, 47,000 chameaux et 420,000 bœufs et moutons, le nombre des bêtes de somme qui paissent dans ses parcs.

En cas de guerre, Abd-El-Kader fournit 1,200 cavaliers équipés et montés à la France.

Il est commandeur de la Légion-d'Honneur.

Le pourvoi de Bourtin, le dernier condamné à mort du 2^e conseil de guerre, a été rejeté. Bourtin ne peut donc plus avoir d'espoir que dans la clémence du Président de la République. Le recours en grâce a dû être transmis d'office, Bourtin n'ayant pas voulu le signer.

Dimanche, les candidats officiers de l'armée territoriale, qui sont instruits à l'École militaire de Paris par les officiers du 117^e de ligne, ont été militairement tirés à la cible à Vincennes.

Cette troupe formait un demi-bataillon, commandé par un des officiers les plus capables de l'armée de Paris, M. le capitaine adjudant-major Durand, assisté du lieutenant Mouchot.

Partis en uniforme, clairons en tête, les anciens officiers de mobiles ont traversé Paris suivis par une foule nombreuse, tout étonnée de voir des officiers de tout grade, le fusil sur l'épaule et manœuvrant avec une précision des plus remarquables. Le long des grandes avenues, l'école de bataillon a été exécutée avec la plus grande régularité.

Dans le terrain du polygone, les officiers ont mangé en plein air, présidés par M. le capitaine Durand.

Au retour, sur les quais, la foule a plusieurs fois manifesté ses sympathies au bataillon des officiers. (*Figaro*.)

« Il y a quelque temps, dit le *Progrès de Lyon*, que nous n'avions entendu parler d'étrangers à l'accent allemand, rôdant surtout dans les environs de Lyon, dont ils font une sérieuse étude.

» Un de nos confrères dit que ces curieux ont reparu et qu'ils sont attirés par le commencement des travaux de terrassement des nouveaux forts.

» Certes, on ne saurait douter du soin peu honnête qu'ont pris les Prussiens d'acquiescer des connaissances topographiques et autres sur notre pays, mais il nous semble que les renseignements qu'il leur serait possible d'acquiescer en examinant l'emplacement depuis si longtemps connu des fortifications que l'on élève ne valent pas les frais

de voyage. Il est vrai que notre argent paie tout cela. C'est encore un bienfait ajouté à ceux que nous devons à l'Empire. »

SEANCE A L'INSTITUT.

L'assemblée la plus brillante s'était donné rendez-vous à l'Institut pour assister à la distribution solennelle des grands prix de Rome.

Voici quels étaient les principaux attrait de cette solennité : Une ouverture nouvelle d'un pensionnaire retour de Rome, exécutée par l'orchestre de l'Opéra ; la cantate à trois voix, poésie de M. Georges Adenis, chantée par M^{mes} Madier de Montjau, Nicot et Bion d'Orgeval ; de plus, l'éloge de feu M. Beulé, prononcé par son successeur, M. le vicomte de Laborde.

Dès midi, la salle était comble. M. Cavelier, l'éminent sculpteur, présidait cette solennité intéressante. Il a proclamé les noms des artistes auxquels des legs philanthropiques accordent d'effectifs encouragements, et les titres des sujets d'esthétique mis au concours par l'Académie des Beaux-Arts. Puis on a procédé à la distribution des grands prix de Rome.

Le successeur de feu M. Beulé, M. le vicomte de Laborde, a lu l'éloge de son illustre prédécesseur, tour à tour secrétaire perpétuel de l'Académie, professeur d'archéologie, écrivain hors ligne, député à l'Assemblée nationale, et finalement ministre.

La fête ne s'est terminée qu'à quatre heures et demie.

LA QUESTION FAURE.

Il paraît qu'il y a une question Faure. Depuis trois ou quatre jours les feuilles publiques la discutent à perte de vue. Est-ce M. Halanzier, directeur de l'Opéra, qui a raison contre son baryton M. Faure ? Est-ce M. Faure qui doit avoir raison contre M. Halanzier ?

On nous pardonnera de ne pas en décider, n'étant pas au fait des us et conventions au moyen desquels les deux parties prétendent vider cette grande querelle. Il suffira d'apprendre à nos lecteurs que cette tempête est à propos de la grande représentation scénique donnée naguère au profit des Alsaciens-Lorrains, et où se fit entendre M^{me} la marquise de Caux-Patti.

Si l'on en croit M. Faure, la célèbre cantatrice aurait reçu pour sa rentrée sur la scène 5,000 francs par soirée. De plus on aurait élevé le prix des places. Or, le gosier de M. Faure n'étant pas inférieur en son genre à celui de la diva, M. Faure trouve que son directeur, en agissant de la sorte, lui a manqué d'égard. Que Marguerite ait la faveur du public, soit. Mais don Juan n'entend pas lui sacrifier sa gloire. En conséquence, jaloux de sa dignité, il en appelle au ministre et... donne sa démission.

De son côté, M. Halanzier, qui combat à coups de règlement les prétentions de M. Faure, soutient que le ministre n'a rien à voir en cette affaire. En tout cas, il veut faire juger que si M^{me} Patti n'a point à se plaindre, M. Faure a sujet d'être content. On dit M. de Cumont fort en peine de remettre l'harmonie entre ces chanteurs discordants, et nous le croyons sans peine.

Etranger.

ITALIE.

Garibaldi n'est pas content, il se plaint, il grommelle tristement sur son rocher de Caprera.

Et pourquoi grommelle-t-il tristement sur son rocher de Caprera, le vieux lion ? Est-ce que par hasard l'illustre Carteret serait allé supplier M^{er} Mermillod de rentrer à Genève ? ou bien Victor-Emmanuel se montrerait-il disposé à rendre au Pape le domaine de Saint-Pierre ? ou bien Serrano aurait-il proclamé don Carlos roi d'Espagne ? ou bien M. de Bismark se serait-il confessé ?

Non ! moins que cela... plus que cela peut-être !

Garibaldi n'a pas le sou !... Garibaldi se demande le matin s'il dînera le soir venu !

Comment, le père de l'*Unita italiana* exposé à mourir de faim ?... Ce n'est pas croyable. Supposé l'ingratitude de son gou-

l'enfant vers la veuve immobile.

L'enfant, une petite fille de trois ans à peine, sembla indécise pendant quelques secondes. Puis d'une voix tremblante elle s'écria :

— Mère !

Aucune réponse.

— Mère ! ma mère !

Cette fois la veuve fit un mouvement comme en songe. L'enfant toucha sa figure avec la main pour la caresser.

La femme tourna presque imperceptiblement la tête, chercha à entr'ouvrir ses paupières.

Nous ne respirions plus !

Elena laissa l'enfant enlacer de ses bras sa mère en continuant à l'appeler.

La femme avait-elle compris, senti, entendu ? On eût dit qu'elle luttait entre la mort qui déjà en faisait sa proie et le rappel à la vie qui cherchait à la ressaisir.

Ce débat suprême ne dura qu'une minute qui nous parut une heure.

Enfin nous vîmes deux larmes glisser sur les joues de la mère et nous entendîmes sa

voix, faible, caverneuse, murmurer :

— Maria ! ma pauvre petite Maria !

Puis avec un autre accent, mais qui n'avait rien d'amer :

— Que vous ai-je donc fait, Madame, pour que vous vouliez me condamner à vivre !

Elena, d'un mouvement subit, s'élança vers elle, l'embrassa au front en pleurant :

— Ah ! Madame, je vous supplie, vivez, vivez, au nom de celui que vous vouliez rejoindre et qui veut que vous n'abandonniez pas son enfant ! Vivez au nom de votre âme et de votre foi !

Ce qu'il y avait d'ardeur, d'amour, de force pénétrante, de vérité du cœur, dans les paroles d'Elena, je ne saurais vous le dire : elles résonnent et tressaillent encore en ce moment dans mon cœur.

Je vous épargnerai d'autres détails.

Quelques jours après, la veuve fut transportée avec son enfant à l'hôtel d'Elena. Sa convalescence fut longue. Dès qu'elle eut la force, elle retourna à Parme, où était le tombeau de son mari et où habitait une de

ses sœurs.

C'était chez cette sœur, très-pauvre, qu'à la suite d'une correspondance active, de rapports d'émissaires dévoués, et d'un voyage entrepris au milieu d'accès de fièvre, Elena avait réussi à découvrir l'enfant.

L'année suivante, alors que cet épisode nous paraissait fini, un jour la sœur vint à Brescia avec l'enfant. La pauvre veuve, dévorée par le chagrin, affaiblie depuis sa funeste tentative, s'était éteinte lentement : elle léguait avec une douce confiance sa fille à celle qui lui avait épargné deux crimes, la vengeance et le suicide.

Quelques années après, Elena à son tour, avant de mourir, confia l'enfant aux deux bons vieillards qui, grâce à elle, l'ont adoptée.

Je serrai la main de M..., et rappelant ce que j'avais entendu au cimetière de Brescia :

— Maria avait raison de dire qu'elle était la petite servante de la sainte. A ce degré, l'amour du bien n'est plus vertu, c'est sainteté. (*Magasin pittoresque*.)

vernement et de ses concitoyens, il lui reste néanmoins son traitement de général de division et sa fierté de grand homme. Vous nous contez une bourde ! C'est possible ; dans tous les cas, ce n'est pas moi qui l'ai inventée. Voici ce qu'on lit dans le *Courrier des Etats-Unis* du 8 octobre. Vous verrez que jamais mendiant n'a quémanté avec plus de désinvolture :

La *Tribune* a reçu la lettre suivante signée Alexandre Ross et datée de Toronto (Canada), le 28 septembre :

« J'ai reçu, il y a quelques semaines, une lettre d'un ami en Italie m'informant que le général Garibaldi est dans un grand dénuelement, en fait qu'il manque souvent des moyens de se procurer les choses nécessaires à l'existence. J'ai écrit aussitôt au général, dont j'avais fait la connaissance personnelle pendant sa résidence aux Etats-Unis il y a bien des années, pour le prier d'accepter de moi une aide pécuniaire. Voici la réponse qu'il m'a faite :

« Caprera, 4^o septembre.

« Mon cher monsieur Ross,

« J'accepte avec reconnaissance votre offre généreuse. Soyez assez bon, je vous prie, pour m'envoyer une traite sur un négociant ou un banquier européen, à votre choix, payable à mon ordre, et j'en toucherai le montant.

GARIBALDI. »

Mais, réflexion faite, la *Tribune* ne peut avoir inventé ces deux lettres mirifiques. Indépendamment de la signature, elles ont tous les caractères de l'authenticité, car elles permettent à notre vieille chemise rouge une nouvelle pose : celle de Bélisaire tendant son casque aux passants. Or, quand on est né comédien, il faut savoir jouer tous les rôles du répertoire, et les plus indignes sont souvent les plus applaudis de ce parterre, que l'éloquent Adolphe Thiers a qualifié de « vile multitude. »

La main à la poche, messieurs les radicaux !

En acceptant une candidature à Rome, voici ce que Garibaldi écrit à son fils Menotti :

« Cher Menotti :

« Remercie pour moi les électeurs du premier collège électoral de Rome, et dis-leur que j'accepte la candidature qui m'est offerte, à la condition que je me rendrai au Parlement quand je le croirai nécessaire. »

Voilà un mandat qui ne sera pas gênant.

La cour d'assises de Milan a rendu son jugement dans l'affaire de l'*Osservatore cattolico*, prévenu d'avoir publié la lettre pastorale de M^r Guibert. Le gérant de ce journal, déclaré coupable, a été condamné à un mois de prison et 4,500 fr. d'amende. Le jugement sera publié dans la *Gazette officielle*.

ESPAGNE.

24 octobre 1874.

Les agences de nouvelles plus ou moins à sensation, dévoués à « monsieur le duc », d'après les uns ; à « monsieur le président du pouvoir exécutif », d'après les autres, ne discontinuent pas leurs agissements, aussi naïfs que maladroits.

Il y a plus que naïveté et maladresse, il y a manque absolu de respect pour le public, à lancer des dépêches mensongères, démenties presque immédiatement par nos télégrammes officiels et nos correspondances.

Depuis un mois, nos ennemis ont inventé entre autres les bourdes et calomnies ci-après :

- 1^o Assassinat du Roi à Durango.
- 2^o Accord de Sa Majesté avec le Duc de Parme, sur leurs « droits éventuels » à la couronne de France.
- 3^o Mort du général Tristany à la Seo de Urgel.
- 4^o Refus du maréchal Elio de prendre le commandement de l'armée.
- 5^o Fusillade à Estella de 19 carlistes pour insurrection.
- 6^o Révolte et défection de deux bataillons biscayens.
- 7^o Scission dans la Junte de Biscaye.
- 8^o Projet de *convénio*.
- 9^o Soumission des chefs Gerardo et Bernola avec leurs volontaires.
- 10^o Disgrâce du général Dorregaray.

14^o Abandon de l'armée royale par plusieurs généraux.

12^o Exécution sommaire de libéraux. Consignons maintenant leurs inventions *ejusdem farinae* de ces jours derniers :

13^o Retour en Catalogne de l'Infant Don Alphonse.

14^o Echec du général Mogrovejo essayant de pénétrer dans les Asturies.

15^o Défaite d'Amposta avec perte de deux canons et mille morts et blessés.

16^o Refus des contingents navarrais et biscayens d'aller dans la province de Léon.

17^o Dispersion complète des bataillons de Lozano, qui presque tous seraient prisonniers.

18^o Fuite de ce chef en Portugal.

19^o Crise ministérielle du gouvernement carliste.

20^o Profond découragement de toutes les forces royales qui criaient : *Paz y fueros*.

On se demandera comment une armée si souvent battue, d'après nos ennemis, peut non-seulement tenir tête au gouvernement serraniste et à ses 200,000 soldats, mais envahir successivement les provinces du centre jusqu'à Guadalajara, à dix lieues de la capitale ? Plus encore, comment ce que nous appellerons l'Espagne carliste, si vilipendée et amoindrie par nos ennemis, trouble la sécurité madrilène au point d'avoir imploré l'appui moral de la reconnaissance étrangère et demandé le concours des baionnettes françaises dans les Pyrénées ?

Le feu roulant de mensonges et de calomnies avec lequel nos ennemis ont accueilli il y a deux ans la prise d'armes des carlistes, avait dû cesser ou à peu près devant l'énergie et la persévérance de nos démentis.

Pour nous, il y a deux causes à ce retour au passé :

1^o Le gouvernement espagnol, avec de grands besoins d'argent et sans la moindre garantie à offrir aux capitalistes, essaye de prouver chaque matin la fin imminente de la guerre civile.

2^o Presque tous les ambassadeurs du maréchal Serrano étant d'anciens journalistes, consacrent sans doute leurs loisirs à télégraphier ou écrire leurs illusions. Les agences se chargent de les exagérer ou transformer en calomnies.

Nous croyons intéressant de les nommer. Suivons l'ordre alphabétique des villes.

Berlin, comte Rascon (*Clamor publico*) ; — Lisbonne, Alvareda (*Contemporaneo*) ; — New-York, Mantilla (*Politica*) ; — Paris (le marquis de la Vega de Armijo n'a pas été journaliste, mais il s'est adjoint un des plus actifs de l'*Espana*) ; — Rome, Rances (*Diario espanol*) ; — Vienne, Mazo (*Occidente*).

Mais les correspondants de l'Agence Havas sont aussi naïfs et maladroits pour lancer des démentis que pour inventer des nouvelles.

Un exemple récent :

Le 19, les journaux de Paris empruntaient à la *Gazette d'Augsbourg* les lignes suivantes :

« Le bruit court dans les cercles diplomatiques que la position de l'ambassadeur espagnol est plus ou moins compromise, car il a essayé de faire de la politique personnelle. Il a envoyé à Berlin, sans y être autorisé par son gouvernement, une copie de sa dernière Note... »

Eh bien ! l'Agence Havas adresse à ces journaux le 21, c'est-à-dire 48 heures après, un extrait de sa *Correspondance de Madrid* déclarant que tout cet échafaudage est faux.

Or, les *correspondances* de Madrid mettent quatre jours *minimum* pour arriver à Paris.

Trop de zèle, messieurs !

LARZAT.

MONTÉNÉGRÓ.

Des conflits d'une nature fort grave viennent d'éclater dans l'Herzégovine, qui a été si souvent le théâtre de luttes sanglantes entre les Turcs et les Monténégrins. A Podgoritz, ville frontière de l'Herzégovine, les Turcs, sous prétexte de venger l'assassinat d'un de leurs compatriotes, se sont rués sur les Monténégrins qui fréquentent les marchés de cette ville et qui étaient sans armes ; ils en ont massacré plusieurs. Dans une autre localité du district de Piperi, tous les religieux d'un couvent et un grand nombre d'hommes et de femmes ont été égorgés. Malgré l'adoucissement des mœurs et la civilisation qui a suivi l'établissement d'un gouvernement régulier dans la principauté

du Monténégro, ses habitants n'ont pas perdu les qualités de leur race. De terribles représailles sont à craindre.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Le service d'hiver pour les chemins de fer de la Compagnie d'Orléans commencera le 2 novembre.

Malgré les dires contraires, la date pour le renouvellement des conseils municipaux n'est point encore fixée ; c'est dans ce sens que le ministre de l'intérieur a répondu à plusieurs préfets qui demandaient à ce sujet des renseignements précis.

Nous croyons cependant pouvoir dire que cette date sera définitivement arrêtée dans le conseil de demain mercredi. Le général de Chabaud-Latour, ainsi que tous les ministres actuellement absents, doivent y assister.

Les jeunes soldats de la classe de 1873, affectés à l'armée de mer, sont appelés à l'activité.

Leur départ devra s'effectuer le 10 novembre prochain, et leur mise en route aura lieu au chef-lieu de chaque subdivision de région.

Une circulaire ministérielle, en date du 13 février dernier, a prescrit aux préfets des départements de faire établir dans chaque commune l'état de recensement des hommes des classes de 1855 à 1856 appelées à composer l'armée territoriale.

Les opérations de recensement étant terminées, il y a lieu de procéder à la réunion du conseil de révision qui doit statuer sur les questions relatives à la formation du contingent de ces douze classes.

Nous apprenons que l'opération de la révision s'effectuera du 9 au 30 novembre prochain.

Ceux qui auront négligé de se faire inscrire feront bien de se hâter s'ils ne veulent pas rester exposés aux sévérités de la loi.

La semaine dernière a eu lieu l'inhumation d'un ancien professeur d'anglais au lycée de Nantes, M. Plihon, qui était peut-être le dernier survivant de la bataille de Trafalgar.

Engagé comme mousse sur le vaisseau le *Berwick*, le jeune Plihon fut fait prisonnier avec le reste de l'équipage et demeura en Angleterre jusqu'à la restauration de 1814.

Un prêtre anglais, l'archevêque de Cantorbéry, croyons-nous, s'intéressa à lui, lui fit donner une bonne éducation et le mit en état d'enseigner la langue anglaise.

A son retour en France, il se fixa à Nantes, où il remplit pendant plus de trente années et jusqu'à l'âge de 72 ans, les fonctions de professeur.

Faits divers.

Un drame épouvantable a jeté mardi la consternation dans l'île Saint-Louis.

Un ouvrier du nom de Jules Courlier, demeurant rue de l'Hôtel-de-Ville, a assassiné sa femme à coups de tranchet, à la suite d'une querelle des plus violentes : le corps de la victime, sur laquelle il s'était acharné avec une fureur effroyable, était littéralement déchiqueté.

L'assassin a pris la fuite, mais, poursuivi de près, il a enjambé le pont Louis-Philippe, et s'est précipité dans la Seine. On n'a pas encore retrouvé son corps.

C'est l'abus des alcools qui a conduit Courlier à l'assassinat. Il y a quelques années, lors de son mariage, c'était un ouvrier modèle : lui et sa femme s'adoraient. Un jour, il entra à la maison gris et maussade : des camarades l'avaient emmené au cabaret.

Le lendemain, il revint ivre et furieux. Le surlendemain, il battit sa femme. Depuis, cela avait été chaque jour la même chose, jusqu'au moment où éclata la querelle finale qui a amené l'assassinat.

Une chose épouvantable est arrivée samedi, rue des Moines, à Batignolles. Au second étage de cette maison demeurent deux jeunes mariés, M. et M^{me} Chabban, qui avaient deux magnifiques aras bleus et rouges. Les deux perroquets habitaient la

même cage et semblaient faire très-bon ménage.

Samedi matin, on les avait laissés dans l'appartement avec l'enfant de M. et M^{me} Chabban, nouveau-né de quinze jours. Comment firent les aras, on n'en sait rien. Toujours est-il qu'ils brisèrent les barreaux de leur cage et en sortirent.

Quand on revint une heure après, on les trouva perchés sur les bords du berceau et déchirant avec leurs becs crochus la figure du pauvre petit être.

Inutile de dire dans quel désespoir sont les parents. Dans le premier moment de fureur, le mari a tué les deux perroquets.

Le *Journal de la Marne* raconte ainsi qu'il suit un effroyable désastre qui a frappé la commune de Moncets :

Lundi soir, un peu avant cinq heures, une trombe poussée avec une rapidité foudroyante et venant du sud-ouest a traversé le territoire ; elle a détruit tout ce qui se trouvait sur son passage. Sept bâtiments sont écroulés, d'autres ébranlés, des murs renversés ; poursuivant son chemin, elle atteinait la grande route, dont les arbres sont brisés.

Les pièces de charpente arrachées, les tuiles et débris de toiture ont été portés à plusieurs centaines de mètres.

Plusieurs personnes ont été ensevelies sous les débris de leurs maisons ; une seule a été mortellement atteinte, M^{me} d'Eu. D'autres personnes qui travaillaient dans les champs, M. Joseph d'Eu, M^{me} Cailleux, ont été plus ou moins grièvement blessées ; M. Geoffroy, qui se trouvait à une distance de plus de 500 mètres, a eu le crâne meurtri par la chute d'un chevron.

Les dégâts sont évalués à 100,000 fr.

Latude a laissé la réputation d'un éleveur de rats très-remarquable. Pélisson ne craignait aucune concurrence pour l'éducation des araignées. Mais tous deux sont dépassés par un voleur du nom de Gustave Malfert, qui est en ce moment à Mazas.

Malfert a réussi en effet à apprivoiser une chauve-souris. Comment a-t-il fait ? je n'en sais rien ; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que la chauve-souris entre tous les soirs vers huit heures par la fenêtre, se laisse prendre par lui, et exécute une série de tours des plus invraisemblables.

Il l'a fait travailler en présence du directeur de la prison et de l'aumônier, qui ont été des plus surpris.

Quand Malfert aura fini son temps, il aura un moyen d'existence tout trouvé.

Après avoir réalisé dans les affaires une fortune importante, Z. s'est tout à coup épris d'un vif amour pour la noblesse et s'est empressé d'ajouter à son nom celui de l'une de ses propriétés.

Il ne rêve plus qu'armoiries et blasons, et son unique préoccupation est d'attirer dans ses châteaux des environs de Paris des vrais nobles et des grands seigneurs authentiques.

Causant l'autre jour avec un Anglais qui a l'honneur de connaître particulièrement le prince de Galles, il lui disait :

— Quelle reconnaissance éternelle je vous aurais si vous pouviez décider Son Altesse à venir seulement déjeuner chez moi !

Dernières Nouvelles.

On lit dans le *Constitutionnel* :

Un député dont l'influence est très-grande dans les rangs du centre gauche, vient d'écrire une lettre politique à un de ses collègues du centre droit, au sujet des intentions du centre gauche en ce qui concerne le vote des lois constitutionnelles.

L'auteur de cette lettre déclare que ses amis et lui n'engageront de nouveaux pourparlers, en faveur de la jonction des centres, qu'à la condition d'être assurés au préalable du concours du centre droit pour l'adoption du projet de M. Casimir Périer.

La princesse de Galles est arrivée à Paris hier matin vers 10 heures. Le prince et la princesse ne repartiront pour l'Angleterre que mercredi au plus tôt.

CRÉDIT HYPOTHÉCAIRE (14^e ANNÉE)

PRÊTS sur MAISONS et BIENS RURAUX à 5 0/0.

Les demandes doivent être adressées à MM. REJOU et C^o, banquiers, rue Le Peletier, 9, à Paris; il y est immédiatement répondu par lettres personnelles et ne portant aucune indication extérieure.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o,

boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Le Dictionnaire de la langue française, par E. LITTRÉ, de l'Académie française, ouvrage entièrement terminé, est publié en livraisons à 1 fr.

L'ouvrage complet formera 110 livraisons.

Il paraît un fascicule le samedi de chaque semaine, depuis le 15 février 1873.

Le 89^e fascicule, REN à REQ, est en vente.

PLUS DE DENTS GÂTÉES

Par l'emploi du Dentifrice du Chimiste

GOULARD

Recommandé par les comités médicaux

Prix: 3 francs.

Se trouve chez les principaux Parfumeurs et Pharmaciens.

Dépôt à Saumur, chez M. Henri MACHET, COIFFEUR, Rue d'Orléans.

SANTÉ A TOUS rendue sans médecine, sans purge et sans frais, par la délicieuse farine de Santé de Du Barry, de Londres, dite:

REVALESCIÈRE

Vingt-six ans d'invariable succès.

Elle combat avec succès, sans médecine, ni purges, ni frais, les dyspepsies, gastrites, gastralgies, glaires, vents, aigreurs, acidités, pituites, nausées, renvois, vomissements, constipation, diarrhée, dysenterie, coliques, toux, asthme, étouffements, étourdissements, oppression, congestion, névrose, insomnies, mélancolie, diabète, faiblesse, épuisement, anémie, phthisie; tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang. — 75,000 cures y compris celles de Madame la Duchesse de Castelluart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, Lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, etc., etc.

Cure N^o 65,811.

M. le curé A. Brunellière, d'une Dyspepsie de huit ans, et après que les meilleurs médecins ne lui donnaient plus que quelques mois à vivre.

Cure n^o 62,476.

Sainte-Romaine-des-Îles (Saône-et-Loire). Monsieur, — Dieu soit béni, la Revalescière Du Barry a mis fin à mes dix-huit années de souffrances de l'estomac et des nerfs, de faiblesses et de sueurs nocturnes. J. COMPARET, curé.

Certificat N^o 69,719.

HYDROPIE, RÉTENTION. — Trois en sont radicalement guéris. Pour les toux gagnées par un

refroidissement, cela les arrête à la minute; pour les rétentions d'urine et les maux d'estomac, cela produit le meilleur effet et chasse la mélancolie. LANGEVIN, curé.

Plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecine. En boîtes: 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr. 2 kil., 60 fr. — Les Discuits de Revalescière en boîtes, de 4, 7 et 60 francs. — La Revalescière chocolatée, en boîtes, de 2 fr. 25 c.; de 576 tasses, 60 fr. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 52 et 60 fr. franco. — Dépôt à Saumur, chez M. COMMON, épicerie, rue Saint-Jean; M^o GONDRAUD, épicerie, rue d'Orléans; M. Besson, pharmacien, place de la Bilange, et chez les pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C^o, 26, place Vendôme, à Paris.

CHEMIN DE FER DE POITIERS

Service d'hiver.

Départs de Saumur pour Poitiers:

5 heures 50 minutes du matin.
11 — — — — —
6 — 10 — — — du soir.

Départs de Poitiers pour Saumur:

5 heures 40 minutes du matin.
10 — 40 — — — —
5 — 35 — — — du soir.

Tous ces trains sont omnibus.

Marché de Saumur du 24 octobre.

Froment (l'h.) 77 k.	19 13	Huile de lin.	50
2 ^e qualité.	74	Graine Irène	50
Séigle	13 25	— Luzerne	50
Orge	14	Foin (h. bar.)	780
Avoine bar.	50	— Luzerne	780
Fèves	75	Paille	780
Pois blancs.	80	— Amandes	780
— rouges.	80	— cassées	50
Graine de lin.	70	Cire jaune.	50
Colza	65	Chanvres 1 ^{re}	350
Cbenevis.	50	— qualité (52 k. 500)	49
Huile de noix	112 50	— cheuvis	47
— cheuvis	50		44

COURS DES VINS.

Coteaux de Saumur, 1873.	1 ^{re} qualité	75
Id.	2 ^e id.	70
Ordin., envir. de Saumur 1873.	1 ^{re} id.	75
Id.	2 ^e id.	70
Saint-Léger et environs 1873.	1 ^{re} id.	70
Id.	2 ^e id.	65
Le Puy-N.-D. et environs 1873.	1 ^{re} id.	70
Id.	2 ^e id.	65
La Vienne, 1873.	1 ^{re} id.	61
Id.	2 ^e id.	56
NOUVEAUX (2 hect. 30).		
Souzay et environs, 1873	1 ^{re} qualité	75
Champigny, 1873.	1 ^{re} id.	70
Id.	2 ^e id.	65
Varrains, 1873.	1 ^{re} id.	70
Varrains, 1873.	2 ^e id.	65
Bourgueil, 1873.	1 ^{re} qualité	70
Id.	2 ^e id.	65
Restigné 1873.	1 ^{re} id.	70
Chinon, 1873.	1 ^{re} id.	65
Id.	2 ^e id.	60

P. GODET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 25 OCTOBRE 1874.

Valeurs au comptant.	Dernier cours.	Hausse	Baisse.	Valeurs au comptant.	Dernier cours.	Hausse	Baisse.	Valeurs au comptant.	Dernier cours.	Hausse	Baisse.
3 % j. j. 1 ^{er} juin. 72.	69	»	»	Soc. gén. de Crédit industriel et comm., 125 fr. p. j. nov.	890	»	»	Canal de Suez, j. j. janv. 70.	428 75	1	25
4 1/2 % j. j. mars.	89	»	»	Crédit Mobilier	335	»	»	Crédit Mobilier esp., j. j. juillet.	642 50	»	15
4 % j. j. 22 septembre.	77 75	»	»	Crédit foncier d'Autriche	530	»	»	Société autrichienne, j. j. janv.	682 50	1	25
5 % Emprunt 1871	99	»	»	Charentes, 400 fr. p. j. août.	331 25	»	»	OBLIGATIONS.			
Emprunt 1872	99 80	»	»	Est, jouissance nov.	531 25	»	»	Orléans	296 50	»	»
Dép. de la Seine, emprunt 1857	220	»	»	Paris-Lyon-Méditerr., j. nov.	911 25	»	5	Paris-Lyon-Méditerranée.	295 50	»	»
Ville de Paris, oblig. 1855-1860	433 75	»	1	Midi, jouissance juillet.	643 75	»	1	Est	292 50	»	»
— 1865, 4 %	473	»	»	Orléans, jouissance octobre.	857 50	»	1	Nord	302 50	»	»
— 1869, 3 % t. payé.	303 50	1	»	Ouest, jouissance juillet, 65.	552 50	»	2	Ouest	292 50	»	»
— 1871, 3 % 70 fr. payé.	278	1	50	Vendée, 250 fr. p. j. j. j.	905	»	»	Midi	293	»	»
Banque de France, j. juillet.	2975	»	15	Compagnie parisienne du Gaz.	770	»	»	Deux-Charentes	260	»	»
Comptoir d'escompte, j. août.	553 50	»	7	Société Immobilière, j. janv.	42 50	7	50	Vendée	253 75	»	»
Crédit agricole, 200 f. p. j. juill.	480	»	»	C. gén. Transatlantique, j. juill.	337 50	»	2	Canal de Suez	476 25	»	»
Crédit Foncier colonial, 250 fr.	265	»	»								
Crédit Foncier, act. 500 f. 250 p.	860	10	»								

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS. GARE DE SAUMUR (Service d'été, 4 mai 1874).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.

3 heures 08 minutes du matin, express-poste.	45	—	—
6 — — — — —	31	—	—
9 — — — — —	38	—	—
1 — — — — —	31	—	—
4 — — — — —	19	—	—
7 — — — — —	27	—	—

DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.

3 heures 04 minutes du matin, omnibus-mixte	30	—	—
8 — — — — —	50	—	—
9 — — — — —	50	—	—
12 — — — — —	38	—	—
4 — — — — —	44	—	—
10 — — — — —	28	—	—

Le train d'Angers, qui s'arrête à Saumur, arrive à 6 h. 15.

Etudes de M^o PAUL BARRION, avoué à Bressuire, Et de M^o REVERDY, notaire à Cerisay (Deux-Sèvres).

VENTE PAR LICITATION.

Entre majeurs, Par le ministère de M^o REVERDY, notaire à Cerisay (Deux-Sèvres). Le Jeudi 29 octobre 1874, à midi,

LA BELLE TERRE DE LA LOUISIÈRE

Située commune de Montravers, canton de Cerisay, à quatre kilomètres de la station de Cerisay, chemin de fer de la Vendée; — contenance totale: 189 hectares environ; — parfaitement agglomérée, site agréable, chasse, pêche, belle route traversant la terre, avec deux jolies avenues.

PREMIER LOT.
1^o Le château de la Louisière, nouvellement construit, avec parc à l'anglaise de treize hectares, admirablement planté, vastes dépendances et jardin potager; 2^o la ferme de la Chalautonnière; contenance: vingt-neuf hectares; 3^o la ferme du Château-de-Montravers; contenance: quarante-trois hectares. Mise à prix, cent quatre-vingt-cinq mille francs, ci. 185,000 fr.

DEUXIÈME LOT.
La ferme de la Croix-Blanche; contenance: quarante-quatre hectares. Mise à prix, quatre-vingt mille francs, ci. 80,000

TROISIÈME LOT.
La ferme de la Bretinière; contenance: trente-et-un hectares. Mise à prix, soixante mille francs, ci. 60,000

QUATRIÈME LOT.
La ferme de la Jacquelière; contenance: vingt-six hectares. Mise à prix, quarante-cinq mille francs, ci. 45,000

Réunion facultative des quatre lots en un seul, après adjudications partielles. S'adresser audit M^o REVERDY, notaire, et à M^o Paul BARRION et JOGUET, avoués à Bressuire (Deux-Sèvres). (496)

Etude de M^o MÉHOUSAS, notaire à Saumur.

A VENDRE A L'AMIABLE,

UNE JOLIE PROPRIÉTÉ

Située dans le bourg de Saint-Florent, près Saumur, Comprenant maison de maître, servitudes, caves dans le roc, jardin anglais donnant sur la route, bassins, vigne et jardin sur le coteau; le tout d'un tenant, contenant environ 80 ares. Facilités de paiement. S'adresser à M^o MÉHOUSAS, notaire. (518)

Etude de M^o HENRI PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

AVIS

Jeudi 29 octobre 1874, à midi, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M^o Henri Plé, commissaire-priseur, à la continuation de la vente mobilière de M^o veuve Peltier, propriétaire, à Saumur, rue de Bordeaux, à la requête de M. Maubert, administrateur des biens de la succession de ladite dame Peltier. Il sera vendu:

Plusieurs lits, couettes, matelas, couvertures, rideaux, linge, commodes, guéridons, consoles, glaces, tapis, tables, chaises, fauteuils, vins rouge et blanc, porcelaine, cristaux, un char-à-banc monté sur ressorts, quantité de différents ouvrages, planches à bouteilles, chantiers, batterie de cuisine et quantité d'autres objets. On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

A LOUER PRÉSENTEMENT, En totalité ou par parties, Rue du Petit-Maure (place Saint-Pierre),

MAISON GARNIE

Composée, au rez-de-chaussée, de: cour, cuisine, serre-bois, office, salle à manger, salon et cabinet de travail; au premier étage, trois chambres à coucher, lingerie et chambre de domestique; greniers sur le tout.

Cette maison pourrait convenir à un officier marié ou à trois officiers célibataires. S'adresser à M. CARON, ancien secrétaire de la sous-préfecture. (533)

PLUS DE MERCURE!!!
Les DRAGÉES DUCOR, toniques, dépuratives, garanties sans mercure, sont infailibles contre les maladies séculaires des deux sexes, récentes ou chroniques, écoulements les plus invétérés, rebelles à tous traitements, Maladies de vessie, incontinences ou rétentions d'urine. Trait sans privation ni régime. Note explic. La boîte, 3 fr. L'inventeur DUCOR, ph. à Toulouse, rue Matabiau, 68, expédie franco, contre timb.-poste ou mandat, retour du courrier. (538)

UN HOMME DE TRENTE ANS, établi à Saumur, désire trouver UN EMPLOI dans une maison de commerce ou dans un bureau. S'adresser au bureau du journal.

FABRIQUE D'ENCRE de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur. Cette encre est inaltérable et n'exyde pas les plumes métalliques.

MARIAGES EN TOUS PAYS

Deuxième année. — Administration de M. et M^o Boulard, 144, rue de Rivoli, Paris. — Envoi des Renseignements et du Répertoire, le Trait-d'Union, contre 2 francs de timbres. (529)

LA MODE UNIVERSELLE

JOURNAL ILLUSTRÉ DES DAMES

PREMIÈRE ÉDITION. Donnant par an 24 numéros, 2,000 gravures, 200 patrons, 400 dessins de broderies. Paris. Départem^t. Un an. 6 fr. 8 f. Six mois. 3 50 4 . Trois mois. 2 » 2 »

ÉDITION DE LUXE. Donnant les mêmes éléments que la première édition, plus 56 gravures coloriées. Paris. Départem^t. Un an. 15 fr. 18 fr. Six mois. 8 fr. 10 fr. Trois mois. 4 fr. 5 fr.

ENVOI DE NUMÉROS SPÉCIMENS GRATIS. Paris, J. BAUDRY, éditeur. On s'abonne chez M. NILON, libraire à Saumur. Saumur, imprimerie de P. GODET.

SOCIÉTÉ DES TERRES DE LA SOLFATARRE DE POZZUOLI

47, rue du Faubourg-Montmartre. — PARIS.

ENGRAIS POUR LA VIGNE — PRÉSERVATIF DU PHYLLOXERA

La Terre de la Solfatarre de Pozzuoli (marque A), préparée sous la direction du professeur de Lucerne, membre de l'Institut de France, est la fois le préservatif le plus certain contre le phylloxera et l'engrais le plus énergique pour la Vigne. Son emploi augmente la quantité du produit de la Vigne et en assure la qualité, car elle rend au sol les éléments que la culture lui a enlevés et à des prix tels qu'aucun engrais industriel ne peut y parvenir. La potasse, l'ammoniaque, la chaux, l'alumine, le soufre et enfin les sels arsenicaux, sulfuriques et sulfureux qu'elle renferme en font un engrais puissant et insecticide le plus complet pour la Vigne. Des expériences concluantes, communiquées par M. Victor Borie à la Société centrale d'Agriculture de France, ont démontré la valeur de la Terre de la Solfatarre de Pozzuoli (Forum Vulcani campi Phlegrei des anciens) non seulement comme engrais, mais comme agent destructeur du phylloxera et des autres insectes, par les principes qu'elle contient. La Terre de la Solfatarre (marque B) remplace très-avantageusement le soufre pour détruire l'oidium, le phylloxera ailé et les autres insectes qui attaquent les tiges et les fruits de la Vigne. Les demandes d'entrepositaires pour les chefs-lieux de départements et d'arrondissements doivent être accompagnées de références. (530)